

Université de Nice

Faculté de Droit
et des Sciences Économiques



Séance de Distribution des Prix

3 mai 1979

UNIVERSITÉ DE NICE

FACULTÉ DE DROIT ET DES SCIENCES ÉCONOMIQUES

DISTRIBUTION DES PRIX 1979

RESTITUTION DES LIVRES

Discours de M. Christian BIDEGARAY

"Personne n'est exempt de dire des fadaises"

Montaigne

"Les anges volent parcequ'ils se prennent eux-mêmes à la légère".

Chesterton

Mémoire de M. Christian BIRNBAUM

Personne n'est exempt de l'âge des larmes.

André Gide

Il est bon de voir beaucoup de choses et de vivre un peu.

André Gide

Monsieur le Président,
Monsieur le Doyen,
Mes Chers Collègues,
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs

Butant du pied gauche contre une marche de l'échafaud un aristocrate s'écria: "un romain serait resté chez lui!". C'est ce que j'aurais dû faire lorsque Monsieur le Doyen CHARVIN me convoqua l'autre jour dans son bureau. Innocemment je pensais qu'il désirait m'entretenir de quelque problème pédagogique ou de quelque question de gestion de la Faculté. Au reste son oeil bleu, son sourire, son détachement apparent laissaient présager un de ces entretiens amicaux dont il a le secret. La conversation prenait un ton badin lorsqu'au détour d'une phrase il me présenta suavement une chausse trappe en forme de supplique... un petit service... rien de terrible... il s'agissait de participer à une aimable cérémonie, dans une ambiance détendue... ah, un détail cependant... il faudrait dire quelques mots, une espèce de discours. Et voilà comment l'on se retrouve devant vous, tombé dans le traquenard de la hiérarchie et de l'amitié.

Lorsque j'ai découvert l'étendue de la catastrophe j'ai été consterné. La distribution des prix a dans cette maison une ancienneté, un lustre qui font de cette cérémonie une véritable institution. Songez à mon effroi lorsque j'ai découvert les noms des maîtres éminents qui m'ont précédé à cette tribune! Ce discours est sans doute la pire épreuve qui m'ait été infligée depuis le temps où en hypokhâgne mes anciens m'avaient imposé pour mon bizutage de discourir de l'érotisme dans les oraisons funèbres de Bossuet.

A la différence de cette lointaine brimade, sachez

cependant que je suis fort sensible à l'honneur qui m'est fait. J'en apprécie tout le sel. Quoi, un étranger du dehors, un basque douteux, un juriste politologue -- bref un non niçois dans toute son horreur peut prendre la parole et la garder devant un public aussi distingué! Vous comprenez aisément mon étonnement. Je me suis alors demandé pourquoi moi? Pourquoi m'ont-ils choisi. J'ai tenté de trouver une explication. J'ai d'abord pensé à l'hospitalité niçoise. Dans une civilisation méditerranéenne on fait honneur à l'étranger en lui permettant de parler en public. Je connais cependant trop les méridionaux pour ne pas soupçonner une galéjade, une plaisanterie qu'on fait au parisien, au sauvage non méditerranéen. Je ne serais pas étonné qu'on ait voulu me faire participer à mes dépens à un canular - sans grande méchanceté je le reconnais. Mon bon ange m'a suggéré que j'étais sans doute trop sourcilieux et que tout simplement j'étais tellement éblouissant dans mes prestations orales que ma désignation allait de soi. Par un effort intense de lucidité je ne l'ai pas tout à fait cru. Restait alors l'explication administrative: le dernier arrivé et dans l'ordre le plus bas du tableau doit s'exécuter - c'est un rite de notre tribu, une cérémonie initiatique, un bizuthage pour adulte en quelque sorte.

Entre ces possibilités je ne sais laquelle choisir, mais un fait est là, je dois prononcer un discours, un rien, trois fois rien dirait R. DEVOS c'est déjà quelque chose.

J'ai alors pensé à vous entretenir d'un de mes vices favoris: le cinéma. Je pourrais, pensé-je, tenir mon temps de parole en vous narrant ce que mes metteurs en scènes favoris imprimeraient sur la pellicule. Imaginez à ma place Gary Cooper, James Stewart ou John Wayne dans un film d'Anthony Mann, Howard Hawks, Robert Aldrich ou John Ford. Il tiendrait à peu près ce langage: "savez les gars, je ne vais pas vous faire un long discours - j'n'ai jamais su parler alors, vous y êtes arrivés, vous avez fait honneur à votre patrie et à votre drapeau... Merci et Bravo - mais n'oubliez jamais

les sacrifices de tous ceux qui y sont restés!" suivrait un long panoramique sur les visages burinés des candidats, puis un traveling arrière sur l'orateur qui s'éloigne seul - pendant qu'une sonnerie, off, ponctuait d'une note mâle et patriotique notre émouvante cérémonie".

Pour ne pas privilégier le modèle hollywoodien, et soucieux de ménager la détente internationale, on peut proposer le même thème à un metteur en scène soviétique Eisenstein par exemple. Il nous décrirait l'asservissement des candidats sous la domination de la bureaucratie des classes dirigeantes. Ils n'auraient pu aller à l'école, mais après l'usine ils auraient suivi les cours du soir donnés par des camarades bolchéviques. Aussi à force d'abnégation ils auraient forcé l'université bourgeoise à les accueillir et à reconnaître en eux l'élite de la classe ouvrière en lutte.

Un anglais verrait les choses différemment. On imagine aisément Alec Guinness ou Sir Laurence Olivier, appuyé contre une cheminée couverte de prix et de médailles et rétorquant à une belle interlocutrice: "ça ma chère, ce sont quelques babioles que j'ai trouvées à Eton ou à Cambridge, je ne sais plus - mais, vous savez j'étais exécrable au cricket et je confondais déjà le papillon *Heliconius doris-viridis* (du Pérou) avec l'*arcas-mylotes* (du Honduras) of course. Ainsi, en traitant mon sujet à la manière de j'aurais pu faire ressortir la signification de la cérémonie des prix dans chaque culture politique... Je me suis cependant arrêté là, en revoyant en un éclair la fin du film IF primé à Cannes il y a déjà dix ans. Souvenez-vous c'était une belle cérémonie des prix, les parents endimanchés et les collégiens sages regardaient leurs professeurs en robe... tout comme aujourd'hui... quand, du haut des toits, les deux héros abattaient froidement à la mitrailleuse tout ce joli monde, terrorisé. Cet exemple inquiétant pour ma survie m'a incité à chercher ailleurs mes thèmes d'inspiration. Je me suis alors retourné vers mes prédécesseurs mais, à lire leurs discours, j'ai découvert tant de talent et d'expérience que j'ai vite compris qu'il ne serait

pas possible de contrefaire l'inimitable. Je me retrouvais donc avec mon problème initial - que dire quand tout a été dit. Ne pouvant fuir ni dans le passé, ni dans l'imaginaire je contempiais morosquement le présent - et je maudissais mon Doyen - oui, je l'avoue, je le maudissais. Je maugréais. La vie universitaire n'est elle pas assez chargée et compliquée comme cela, sans qu'on se crée des complications supplémentaires. Pourquoi chercher des sujets, les surveiller, les corriger et en plus faire un discours pour dire qu'on est ravi. Pourquoi des étudiants apparemment normaux vont-ils s'enfermer dans des amphispoussiéreux au lieu d'aller jouer une partie de pelote basque - pardon - de boule. A force de répéter ces imprécations j'ai fini par trouver le thème de mon discours dans la question qui m'obsédait. Pourquoi des prix? A quoi peut bien servir une telle cérémonie quand tout dans la société semble en démontrer l'inutilité. Le lauréat d'aujourd'hui sera le chômeur de demain. Les prix sont inutiles. Pourtant ayant participé moi aussi de ce genre d'aliénation mentale, j'ai été conduit à faire un peu d'introspection pour essayer de comparer les raisons qui m'animaient à celles des lauréats d'aujourd'hui. Cette méditation m'a conduit à adopter la démarche la plus dangereuse, celle que je déconseille à mes étudiants. Ils se vengeront aujourd'hui en me voyant me précipiter dans ce gouffre méthodologique. Je vais essayer de vous montrer que si les Prix paraissent aujourd'hui inutiles (I) cette inutilité a son prix (II).

*

*

*

I. INUTILITE DES PRIX

Lorsque je contemple notre assemblée je me demande si nous ne sommes pas en train d'accomplir un rite archaïque. Regardez nous drapés dans nos oripeaux féodaux...que serait-ce si nous avions le mortier sur la tête? et vous, lauréats, sanglés dans vos costumes, étranglés par vos cravates, à l'époque des jeans et du topless, ne sommes-nous pas espèce préhistorique en voie de disparition, des dodos ayant survécu aux massacres du XVIII^e siècle? Ne jouons-nous pas les dernières mesures de la pavane pour une infante défunte, ne sommes-nous pas les dernières victimes de la mode rétro?

A l'heure où les idoles rock et pop se flattent d'avoir été des cancre à l'école, où le transfert d'un footballeur coûte plus cher qu'un Prix Nobel, où un joueur de tennis calcule ses matches en fonction des primes qu'ils peuvent lui rapporter...quelle peut être l'utilité d'un prix de Faculté?

Comment des jeunes gens en excellente santé - sauf peut-être mentale - peuvent-ils se contenter de récompenses purement symboliques quand le moindre jeu télévisé rapporte des sommes considérables. L'acte gratuit dans une société marchande est une aberration, une provocation vouée à l'échec.

Pourquoi d'ailleurs qualifier de Prix un acte gratuit? Ce terme est très troublant. Comment se fait-il qu'on dise d'une chose de grande valeur qu'elle n'a pas de prix? Est-ce à dire qu'un prix n'a pas grande valeur? Ça n'a pas de sens dirait l'humoriste. Ou plutôt si, ça en avait un, mais il a disparu.

Si l'on cherche en effet la signification de la cérémonie des prix il faut nous tourner vers le passé. Sans remonter aux mandarins de la Chine antique, les prix me paraissent prendre tout leur sens dans le système socio-éducatif de la III^e République. A cette époque nous voyons avec étonnement que l'Université est un lieu où souffle l'esprit mais pas celui de la contestation. Des

observateurs superficiels diront que je qualifie d'Eden une période fort peu enviable. Pas de ministère ni de ministre, pas de loi d'orientation à interpréter, pas d'élections, de conseils, de commissions, de réunions, pas de circulaires ou de Téléx... bref tout ce qui fait le charme des soirées universitaires. Nous étions à l'abandon. Grossière erreur! Rêvons un peu... Examinons l'enseignement du Droit: des études en trois ans, pas de Travaux Dirigés ni de Travaux Pratiques car pas de personnel vacataire, donc pas de décret du 20 septembre, seulement un corps de professeurs éminents avec juste ce qu'il fallait d'étudiants... à la limite on aurait même pu s'en passer. Alors les prix étaient l'occasion d'une fête. Les plus brillants élèves pouvaient approcher leurs maîtres et témoigner ensuite dans le monde en disant: "les professeurs existent nous les avons rencontrés!" Ces petites cérémonies étaient bien sympathiques et ne nuisaient à personne. Bernard Shaw le résumait excellemment en disant "ceux qui savent faire quelque chose le font, les autres enseignent".

La sévérité du propos ne doit pas masquer la justesse de la notation sociologique. Si nous redevenons plus sérieux cette boutade a en effet du vrai. Elle reflète une époque où l'Université n'a pas tant pour fonction de former les éléments producteurs de la société que de définir et de conforter une certaine culture politique, un certain style de comportement et d'autorité. De très nombreuses études ont mis l'accent sur ce phénomène. Des sociologues américains S. Hoffmann, J. Pitts, L. Wylie rejoignent ici les analystes français comme Crozier, A. Touraine ou Bourdieu et Passeron. On peut tirer de leurs analyses une certaine communauté d'explication. Il semble en effet que cette époque connaissait un certain consensus social sur les valeurs de l'effort et de la compétition individuelle présentés en modèle de réussite sociale et économique par les catégories dirigeantes. Classes moyennes et paysannerie y adhéraient sans grande difficulté. Quant aux boursiers du monde ouvrier, ces valeurs leur étaient présentées comme autant de moyens

de promotion et nombre d'entre eux jouaient ce jeu - quitte à supporter ensuite malaisément leur statut de transfuge social. L'Université était ainsi fonctionnelle, elle était le creuset où se fusionnaient les couches sociales, unies par un même type de formation et des valeurs communes. Les prix prenaient alors toute leur signification, en récompensant l'effort individuel proposé comme modèle et conforté par cette récompense même.

Cet âge d'or de la "synthèse républicaine" n'a pas résisté à la massification de la société et à ses mutations. A partir du moment où des couches sociales très diverses vont se rencontrer sur les bancs des amphithéâtres, elles ne vont plus aspirer à se fondre, mais vont affirmer au contraire leur spécificité. Comment concilier démocratie et élitisme, nombre et sélection des esprits, culture dominante et culture de masse? L'homme indéterminé de Riesman ou le citoyen de la Galaxie Gutenberg de Mc Luhan peut-il survivre dans la foule solitaire à l'âge de la Galaxie Marconi? Contreculture, contrevaleurs, mouvements underground sont venus saper les fondations de la vieille Alma Mater. La séparation du savoir et du produire signalée par Bernard Shaw n'est plus possible dans notre société. Elle-même exige une culture utilisable sinon utilitaire. L'étudiant d'un jour sera agent de la technobureaucratie de demain. Mais du coup l'Université est devenue l'enjeu d'exigences totalement contradictoires. Si elle développe les valeurs de la culture classique avec son érudition greco-latine et sa formation de culture générale les milieux de la production lui reprochent son inutilité, son inadaptation voire sa nocivité. A l'inverse les milieux contestataires vont lui reprocher son aspect de classe. Elle est le véhicule de la culture bourgeoise, elle est un instrument d'aliénation culturelle. De nombreuses études vont dans ce sens et dénoncent la fonction de reproduction des élites, la restructuration à l'identique qui nous est impartie. Vincent, Morin, Birnbaum, Boudon, Passeron, Bourdieu ont tracé la voie aux critiques estudiantines de mai 68.

Dans cette optique les prix de Faculté sont la mesure même de l'aliénation étudiante, un lauréat c'est un être à ce point dépersonnalisé qu'il n'est plus que l'ombre portée de ses professeurs. Ils se sont reconnus en lui, en moins parfait bien sûr. Ils l'ont donc récompensé. Dignus est intrare... Mais l'Université est aussi confrontée à une autre aporie. Si pour répondre aux objections précédentes elle cherche à s'adapter à la société qui l'entoure, à mieux tenir compte des débouchés professionnels, elle est alors immédiatement accusée d'être un instrument au service du capitalisme et du grand patronat. Dans cette optique, le prix est à l'avant garde du trafic des cerveaux, la première compromission avec le système. D'où la demande de certains étudiants du maintien d'un enseignement général, le refus d'une trop grande spécialisation comme moyen de contrebalancer le poids des lois du marché capitaliste. Mais si satisfaction leur est donnée, les professionnels nous accuseront de récompenser des incapables des irréalistes et de dangereux inutiles...

Affrontée à ces exigences totalement contradictoires l'Université cherche sa voie malgré une loi qui devrait l'orienter. Mai 68 n'a pas vu l'imagination prendre le pouvoir et sans doute était-ce impossible! Si les institutions ont survécu en s'adaptant, le trouble des esprits a subsisté. Les professeurs à col raide, à bretelle à barbiche et à binocle qu'évoquait ici le doyen Rainaud, ce subtil jardinier de l'épibranche, n'ont pas été épargnés dans leur quiétude. Certains pensent - c'est humain - détenir la vérité mais beaucoup se remettent en question. Ivan Illich pousse le goût du hara-kiri jusqu'à la suppression de toute école... un vague instinct de survie nous interdit de l'imiter, mais nous nous posons bien des questions. A l'heure du Disco, des Bee Gees et des Punks comment expliquer l'affaire du chanteur Frantz, que penser de l'arrêt Sté des Films Lutetia et des rigueurs de Nice envers "le blé en herbe" quand dans la même ville fleurissent des films porno sans que

personne ne s'en trouve gêné. Que dire de nos ratione materiae ou du nemo auditur et de tout notre jargon latinisant quand nos étudiants planent, font des trips, flippent. Comment illustrer le droit administratif pour rivaliser avec Charlie Hebdo, Pilote, Anti Rouille ou Métal Hurlant... Ne faudrait-il pas dépoussiérer notre enseignement et proposer une épistémologie critique du droit comme le font certains d'entre nous... Toutes ces interrogations nous inciteraient à baisser les bras et à dire avec le chanteur loubard, en verlan: "laisse béton!". Claude Dumeton résume bien les questions qui nous assaillent dans son "je suis comme une truie qui doute".

"Une truie c'est vorace, ça vous avalerait le diable et son train. Si par hasard un jour elle rechigne, elle se détourne de son baquet, c'est que rien ne va plus. Une truie qui jeune est une truie malade elle file du mauvais coton... les profs non plus ne manquent pas d'appétit. Nous avons des boulimies tenaces, intellectuelles s'entend. Nous croquons les enfants tout crus... et puis un jour il vient des répugnances. Le malaise dit-on nous envahit. C'est que pour enseigner il faut avoir la foi. N'importe laquelle. Une foi qui écarte le doute sur le sens de la profession. Si on la perd on est fichu. C'est joli une truie et c'est plein de mamelles. Un prof aussi. Mais je suis comme une truie qui doute. Je ne suis plus bon à rien!".

Ce doute, cette lassitude partagée expliquent la suppression des prix par de nombreuses Universités. Ni les enseignants ni les étudiants n'en sentaient le besoin. Alors pourquoi subsistent-ils à Nice. Une réponse simpliste serait d'affirmer que Mai 68 est assez loin maintenant pour que les errements de jadis puissent renaître. D'aucuns plus malintentionnés diraient que les juristes sont en général si réactionnaires et les niçois tout particulièrement qu'ils n'éprouvent aucune gêne à maintenir ce folklore suranné. Ces arguments sont dérisoires et passent à côté de l'essentiel, si nous avons maintenu les prix malgré leur apparente inutilité c'est que cette inutilité a son prix.

II. PRIX DE L'INUTILE

Au mot Université un dictionnaire humoristique donne la définition suivante: "garderie d'adolescents qui épargne à l'Etat des indemnités de chômage!" Humour facile!

Gardons nous de nous laisser influencer par la conjoncture économique! La mission de l'Université dépasse, et de loin, cette tâche mesquine. Certes sa fonction dans le processus de production n'est pas très claire mais son rôle est d'être beaucoup plus qu'une simple antichambre de la récession. La formation des esprits reste sa fonction essentielle et les prix de Faculté en attestent. Ils sont la récompense de l'originalité et du travail de chacun, le constat de l'existence d'une pensée personnelle. De bons esprits s'en moquent. Paul Claudel n'écrit-il pas "il n'y a qu'une classe dangereuse, celle des intellectuels, c'est à dire des gens qui possèdent un instrument pour lequel il n'y a pas d'"emploi". Derrière ce constat désabusé n'y a-t-il pas le secret orgueil de faire partie des happy few? Anatole France exprime ce sentiment avec plus de pugnacité en affirmant que "la pensée est une maladie particulière à quelques individus et qui ne se propagerait pas sans amener promptement la fin de l'espèce!". Comment ne pas reconnaître en effet, dans l'obtention d'un prix la joie d'avoir été reconnu comme l'un des meilleurs? Qui pourrait nier la satisfaction personnelle qu'un lauréat peut tirer d'une récompense universitaire? Dans une société où bien des choses s'achètent les prix sont, paradoxalement, un des rares moment désintéressés où le candidat est jugé pour ce qu'il pense et ce qu'il est. Le prix est une récompense mais aussi une confirmation personnelle. C'est un moyen de se prouver qu'après tout on est moins mauvais qu'on ne le pensait - ou qu'il y a toujours pire que soi! Le résultat n'est pas mince! Sans doute les candidats n'ont-ils pas révolutionné la pensée juridique, mais au moins ils ont prouvé que face

à des sujets difficiles ils ont su montrer suffisamment d'entêtement pour être restés dans l'amphithéâtre jusqu'à la fin de l'épreuve. Pour être plus juste et moins cynique, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs les lauréats, vous devez être fiers de ce que vous avez fait. Vous n'avez pas à rougir de vos lauriers. Vous avez su faire preuve de qualités de recherche, de composition, d'originalité qui ont séduit vos juges. Il faut bien voir en effet que les sujets qu'on vous propose exigent des qualités peu communes. Beaucoup ressemblent à ce mot d'A. Koestler "le capitalisme c'est l'exploitation de l'homme par l'homme. Le communisme c'est exactement le contraire!" De tels sujets requièrent un sens aigu de la dialectique. Et que dire des qualités des lauréats de thèse?

Peut-on imaginer pire épreuve que celle qu'on s'impose à soi-même. Comment ne pas admirer ce long duel avec soi que représente la rédaction d'une thèse... quand le sujet vous obsède, quand on finit par en rêver, à vivre avec lui comme avec un être humain, quand toute distraction devient une frustration... Parvenir à achever sa thèse tient déjà de la performance. Alors quand l'oeuvre est retenue comme digne de récompense... oui, j'estime qu'un prix est loin d'être inutile. Il vient compenser des privations, une ascèse, des exigences qui traduisent une personnalité de qualité, un juriste dont nous pouvons nous enorgueillir.

La vie professionnelle vient d'ailleurs souvent confirmer ce jugement. Lorsqu'on consulte la liste des lauréats de Faculté, on est frappé de voir que des noms aujourd'hui connus dans leur profession, ont été régulièrement cités d'année en année à l'occasion des distributions de prix.

De la première année jusqu'au doctorat on voit ainsi s'affirmer des personnalités de juristes aujourd'hui consacrées. Mieux encore, si l'on considère la succession des générations à notre tableau d'honneur on découvre une curieuse généalogie de l'intelligence, une sorte de francmaçonnerie des lauréats qui

réunit au même palmarès des générations successives de brillants esprits. Les prix sont ainsi le couronnement d'un effort individuel en même temps qu'ils signalent à la collectivité l'arrivée d'une nouvelle génération d'éléments de valeur prêts à prendre la relève.

On m'objectera que je suis en train de décrire de façon idyllique ce que je peignais en noir tout à l'heure. La satisfaction individuelle des lauréats ne saurait faire oublier le rôle que la société fait jouer au système des prix! Sans doute!. Je ne nierai pas que le bon étudiant soit utilisé par la société. Mais est-ce si choquant? N'est-il pas normal, voire souhaitable que nos étudiants les plus brillants trouvent un débouché dans la vie active? Quel est le pays qui peut se permettre de faire faire à ses enfants des études gratuites, sans considération de leur utilité sociale? Y a-t-il un système politique qui ne cherche pas à sélectionner les esprits pour en tirer le meilleur parti? On me rétorquera qu'en France l'Université n'est que la courroie de transmission de l'appareil de production capitaliste, le lieu de l'oppression culturelle bourgeoise. Je suis loin de partager ce lieu commun. D'abord il fait vite litière du sens critique des étudiants et de leur intelligence. Mais en outre, si la fonction de reproduction culturelle était si mécanique, si automatique, par quel miracle aurait pu naître la contestation? Lorsqu'on voit critiquer l'Université avec les armes de la critique universitaire, n'est-ce pas la preuve qu'elle a réussi - ad nauseam - son entreprise de formation des esprits. Constatation masochiste direz-vous. Sans doute ne faut-il pas abuser de notre goût de l'autodestruction, mais plus profondément, développer l'esprit critique n'est-il pas le but final de l'enseignement supérieur?

En effet, contrairement à ce que pensent certains étudiants, nous ne cherchons pas à développer la servilité intellectuelle. Quand on nous récite sans discernement ce que nous avons tenté de dire, nous sommes tristes. Nous avons manqué notre but. Peu nous

importe que l'étudiant ait appris par coeur s'il montre qu'il n'a pas compris, s'il n'utilise pas les armes qu'on lui a données pour examiner d'un oeil critique les explications qu'on lui a proposées. On m'objectera que critiquer avant d'avoir compris ou retenu n'est pas un idéal et j'en conviendrai aisément - mais ce risque vaut la peine d'être couru. Développer la rigueur intellectuelle, faciliter le dialogue, admettre la critique c'est là me semble-t-il que l'enseignement universitaire trouve tout son sens.

Confrontés avec les exigences de la vie active beaucoup d'étudiants regretteront le temps de la Faculté où la diversité des opinions et des choix personnels était alors possible. Ce qui fait tout le prix de la vie universitaire ce ne sont pas tant les diplômes que le frottement des idées, le dialogue avec l'autre, l'acceptation des antagonismes. Certains diront qu'on parle trop dans nos Facultés et que le slogan de Mai "plus de choses, des mots" a été porté jusqu'à l'absurde. C'est parfois vrai et je serai le premier à dire que notre fonction n'est pas de produire des esprits purement négatifs, des rétheurs logomachiques. Quand l'esprit critique se mue en système clos, quand l'imagination fait place à l'idéologie, et l'examen au dogmatisme, l'enseignement universitaire manque son but, il se nie lui-même. Mais à l'inverse il n'a pas à être calqué sur les exigences de la vie professionnelle. Certes, il n'est pas bon que l'étudiant d'aujourd'hui soit le chômeur de demain. Il faut que la Faculté permette à chacun de trouver un débouché dans la vie active, mais elle ne doit pas être une école professionnelle. Si le développement des matières techniques se fait au détriment des matières de réflexion, l'Université se déjuge. Face aux délires de Mai, on a eu tendance à développer les matières de droit positif au détriment des cours dits "à baratin" - épistémologie - philosophie du droit - histoire - sciences humaines. Si cette tendance se perpétue, elle constituera à mes yeux un grand danger. En effet plus qu'un juriste c'est un citoyen que nous formons. Si nous ne développons que des tendances purement techniques, qu'un juspositivisme béat, nous

manquons à notre mission, nous fabriquons des citoyens mous, des zelotes de la loi et de l'ordre - quelle que soit la loi et quel que soit cet ordre. Les régimes totalitaires l'ont bien compris qui ont supprimé précisément toutes les matières où la réflexion sur la société s'impose.

Alors, diront certains, vous ne voulez faire que des nihilistes, des gens qui doutent de tout qui n'ont aucune foi! La jeunesse a besoin d'espérance et de certitudes... Je n'en suis pas certain. L'Humoriste dit bien que c'est avec les jeunes sots qu'on fait les vieux imbéciles... que dire alors d'un sot qui a la foi! Claude Duneton nous dit qu'une truie qui doute est fichue. C'est faux! à mes yeux elle est sauvée. Lao Tseu l'exprime parfaitement lorsqu'il écrit "connaître c'est ne pas connaître: voilà l'excellence. Ne pas connaître c'est connaître: voilà l'erreur". Grande leçon de relativité! Certes c'est une position bien inconfortable. Il n'est pas toujours agréable de voir que les lendemains ne chantent pas et qu'une fois de plus le sens de l'Histoire est un sens giratoire! La foi de l'enseignant doit consister à ne pas en avoir, ou alors à se remettre en question à tout instant. Si l'enseignant et l'enseigné vivent leur relation en termes de foi, ils sont perdus. La foi entraîne toujours le combat des orthodoxies et des hérésies, les croisades, les inquisitions et le terrorisme intellectuel. C'est ce qu'il y a de pire, me semble-t-il, pour la vie universitaire. Or, précisément, c'est là la leçon essentielle que l'on peut tirer de cette cérémonie des prix: une leçon de tolérance mutuelle et de relativité. Les concours de Faculté comme les prix de thèse sont l'occasion d'une rencontre entre l'enseignant et l'enseigné. Chacun s'y mesure autant avec autrui qu'avec lui-même. Chacun y apprend à apprécier l'apport de l'autre et le maître n'est jamais si heureux que lorsque l'élève le dépasse. Grande leçon d'humilité et de relativité pour chacun de nous. C'est ce qui explique et justifie nos efforts: travail, doute, tolérance et modestie sont les vertus cardinales de l'universitaire, elles n'impliquent nullement démission

ou renoncement. Alain Touraine dans ses "Lettres à une amie étudiante" traduit, mieux que je ne saurais le faire ce sentiment:

"Je ne peux que tâtonner, guidé par la seule certitude de la grande mutation, impatient de voir dans l'aube les troupes se mettre en mouvement et les combats s'engager, mais aussi me défaisant à chaque pas d'un peu de ce qui a été ma manière de penser ou mon caractère, de sorte qu'au lieu d'être un observateur péremptoire et naïf, je sens le changement plus intelligible à mesure qu'il me blesse plus douloureusement. Plus les chocs m'arrachent mes définitions anciennes et plus je sens mon projet s'affermir. Pris entre cette décomposition du passé et par conséquent de moi-même, et cette invention du présent et de ce que sera la vie de demain, je passe sans cesse de l'espoir au découragement. C'est pourquoi je n'aurais pu faire le point tout seul: c'est notre rencontre qui m'a permis cet effort. Non que tu sois plus moderne que moi et que tu me montres la route, mais parce que nos forces et nos faiblesses sont complémentaires: en me défaisant moi-même je peux comprendre le monde qui apparaît; toi, tu y vis sans effort mais tu y es prisonnière des discours et des idéologies; tu es déjà ignorante de la création de l'univers où tu respirez".

Comment résumer mieux le lien qui nous unit et qui justifie la réunion d'aujourd'hui? Je m'arrêterai donc là dans mes réflexions et je vous prierai de m'excuser d'avoir été aussi long - certains diront - aussi stérile. Je vous rassurerai en vous laissant méditer cette pensée d'A. Allais "Non la stérilité n'est pas héréditaire!"

o

o

o

ANNÉE DE LA VILLE DE NICE

1977-1978

- 1977: M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)
- 1978: P. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)

1978-1979

- 1977: M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)
- 1978: M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)

Liste des Lauréats

ANNÉE DE LA VILLE DE NICE

- 1977: M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)
- 1978: M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)
- 1979: M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)

ANNÉE DE LA VILLE DE NICE

- 1977: M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)

ANNÉE DE LA VILLE DE NICE

- 1977: M. GILLES (1977-78)
- M. GILLES (1977-78)

STANDARD 280 07211

FACULTÉ DE DROIT ET DES SCIENCES ÉCONOMIQUES

PRIX DE LA VILLE DE NICE

Prix de Maîtrise:

- 1977: Mlle ALBERTI Josiane (500 F)
M. KAIGL Philippe (500 F)
- 1978: M. AMORICH Serge (250 F)
M. de JAECHERE Michel (500 F)
Mlle GIODANO Yvonne (250 F)

Prix de Thèse:

- 1977: M. CHIREZ Alain (750 F)
M. DROUIN Michel (750 F)
- 1978: M. BOYER André (800 F)
M. LAROCHE Christian (700 F)

MEDAILLES DECERNÉES PAR LA FACULTE

- 1978: M. BOYER André
M. JUHEL Jean-Claude
M. LAROCHE Christian
M. CASERIO Jean-Louis
Mme JOUGLET Geneviève ép. GOURDET
- 1977: M. CHIREZ Alain
M. DROUIN Michel
M. TSCHAEGLÉ Antoine
M. FRESIA Alain
M. MUYARD Frédéric

PRIX DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES DOCTEURS EN DROIT
(attribué tous les deux ans)

- 1978: M. CHIREZ Alain (250 F)
M. LAROCHE Christian (250 F)

PRIX DE L'OFFICE MUNICIPAL DE TOURISME DE SAINT-JEAN-CAP-FERRAT

- 1977: M. CASTRACANE Alain (500 F)
- 1978: M. GIRARDET Jean-Luc (250 F)
M. NAVELLO Jean-Jacques (250 F)

PRIX GILBERT GEORGE

1977: Mlle EVANGELISTI Murielle (500 F)

1978: Mlle CENZI Juliana (250 F)

Mlle LAI Christine (250 F)

PRIX DU CONSEIL SUPERIEUR DU NOTARIAT

1977: M. SANGIORGIO Frédéric (500 F)

1978: Mlle DELOURIEL Catherine (500 F)

PRIX DE LA CHAMBRE DES NOTAIRES DES ALPES-MARITIMESCAPACITE 2ème ANNEE

1977: Mlle BRAVO Catherine (1000 F)

1978: M. DANIEL Michel (1000 F)

MAITRISE DE DROIT:

1977: M. KAIGL Philippe (1000 F)

1978: Mlle MARESCHI Sylviane (1000 F)

PRIX DE L'ARTICLE 1134 DU CODE CIVIL

1978: Mlle BRAUNER Nicole (500 F)

Mlle GRINDA Brigitte (500 F)

PRIX DU TRIBUNAL DE COMMERCE DE NICE

1977: M. KAIGL Philippe (250 F)

Mlle ROLLAND Eliane (250 F)

1978: M. MUZARD Eric (250 F)

M. STIFANI François (250 F)

PRIX DE LA CHAMBRE DES HUISSIERS

1977: M. PADOVANI Jacques (500 F)

1978: M. GRENOUILLE Didier (250 F)

Mlle MARESCHI Sylviane (250 F)

PRIX DE LA CHAMBRE DES AVOCES PRES LA COUR D'APPEL D'AIX EN PROVENCE

1977: M. PADOVANI Jacques

1978: Mlle OUAKNINE Martine

PRIX DU CONSEIL DE L'ORDRE DES AVOCATS

1977: M. KAIGL Philippe

1978: Mlle OUAKNINE Martine

**

*

*

CONCOURS FACULTE 1977

17 Mai 1977

D.E.U.G. DROIT 1ère ANNEE:

Droit Constitutionnel et Institutions Politiques

1er Prix : Néant

2ème Prix : Néant

Histoire du Droit et des Institutions

1er Prix : Néant

2ème Prix : FRAGNOL Monique ép. SIMON

D.E.U.G. DROIT 2ème ANNEE:

Droit Administratif et Institutions Administratives

1er Prix : NOEL Thierry

2ème Prix : Néant

MAITRISE DE DROIT:

Droit Civil

1er Prix : KAIGL Philippe

2ème Prix : Néant

CONCOURS FACULTE 1978

19 Mai 1978

D.E.U.G. DROIT 1ère ANNEE:Droit Constitutionnel et Institutions Politiques

1er Prix : Néant
2ème Prix : SCHOEFFF Jean-Marc

D.E.U.G. DROIT 2ème ANNEE:Droit Administratif et Institutions Administratives

1er Prix : Néant
2ème Prix : Néant

Droit Pénal, Sociologie Criminelle et Procédure Pénale

1er Prix : LAI Christiane
2ème Prix : Néant
1ère Mention : Néant
2ème Mention : HENTZ Frédéric

MAITRISE DE DROIT:Droit Commercial

1er Prix : POPESCO Pierre
2ème Prix : Néant

D.E.U.G. SCIENCES ECONOMIQUES 1ère ANNEE:Production et Marchés

1er Prix : Néant
2ème Prix : Néant
